



Le Messager Canadien

DU

Sacré-Cœur de Jésus

VOL. IV

MONTRÉAL, NOVEMBRE 1895

NO II

LE MOIS DES MORTS

La charité bien comprise nous fait un devoir très pressant de subvenir aux nécessités des âmes du Purgatoire

Ordinavit in me charitatem : Dieu m'a placé sous l'étendard de la charité. (Cant. 2. 4.)



Il ne peut entrer dans ma pensée de réduire ici à quelques lignes tout ce qu'il y a de parfait dans la charité envers les pauvres âmes du purgatoire. Je me borne à quelques considérations rapides.

Toute charité est d'autant plus grande que les misères qu'elle soulage le sont elles-mêmes. Là où le besoin est extrême, l'obligation d'y porter remède devient plus pressante. Or, quelle plus douloureuse nécessité se peut-il concevoir que celles d'âmes plongées dans un océan de tourments, vouées aux souffrances les plus atroces, aux plus inexprimables angoisses ? Les commentateurs, appliquant au purgatoire ce mot de Malachie, III, 3 : *Sedebit conflans, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum* : Le Messie sera comme un homme qui s'assied pour faire fondre et pour épurer l'argent ; il purifiera les enfants

de Lévi, et il les rendra nets comme l'or qui a passé par le feu " ; le comparent à un alambic de toutes les peines imaginables d'ici-bas : comme si Dieu, à l'exemple de ces savants qui distillent de diverses substances les esprits les plus purs pour en composer un extrait qui les représente dans toute leur force, avait réuni dans le purgatoire, par une opération semblable, les différentes espèces de maux dont nous souffrons davantage dans cette vie, les maladies naturelles, les supplices violents, les tortures, les tourments infligés aux martyrs, etc., et en avait exprimé l'essence et l'activité. C'est ce que paraît avoir indiqué le prophète Isaïe, IV, 4, dans ce passage : "*Abluet Dominus sordes filiarum Sion in spiritu ardoris* : Le Seigneur purifiera les souillures de la fille de Sion dans l'ardeur du feu." Ce feu est doué d'une puissance surnaturelle, d'une activité et d'une violence cent fois plus grande que celles du nôtre, parce qu'il a été choisi pour instrument de la divine justice. Tertullien appelle même le purgatoire un enfer momentané : car, observe-t-il, les deux peines principales, celle du *sens* et celle du *dam*, y sont réservées aux âmes, avec la seule différence de la durée, les damnés ne devant jamais voir finir leurs tourments. Le feu est le même, suivant saint Augustin : "*Eodem igne purgatur justus et torquetur damnatus.*" Combien donc n'est-ce pas une charité excellente d'apporter du soulagement à ces âmes infortunées ! Il ne s'agit pas seulement de nourrir un affamé, de couvrir celui qui manque de vêtements, de délivrer un malade de sa fièvre, mais de retirer des malheureux de l'abîme immense de tous les maux.

Cette charité est plus précieuse encore si l'on considère le grand bien dont ces âmes vont être mises en possession. L'histoire a enregistré comme un prodige de bonté l'action du grand Théodose, qui tira de son abjection la pauvre fille Athénaïs pour la faire monter sur le trône impérial. David a exprimé de mille manières sa reconnaissance pour la divine miséricorde qui l'avait ôté de la garde des troupeaux et éta-

bli chef de son peuple. Oh ! combien meilleure est la charité qui procure à une âme la possession de l'éternelle béatitude ! Ne pourrait-on pas dire, dans un certain sens, qu'elle est aussi élevée que le bien même qu'elle assure ? Il est vrai que nous ne pouvons guère en saisir toute l'étendue, ignorants comme nous le sommes de toutes ces célestes profondeurs. Mais ces âmes bénies sont placées mieux que nous pour cela ; elles savent ce qui est caché sous ces simples mots : voir Dieu face à face, Dieu le principe et la fin dernière ; s'unir entièrement à cet objet souverainement aimable, après lequel elles soupirent de tout ce qu'elles ont d'intelligence et d'amour. Cette ardeur, ce désir invincible, cette flamme brûlante, leur cause un tourment plus insupportable que la flamme extérieure et vengeresse qui les consume. L'illustre Tertullien explique admirablement cette vérité par l'exemple de Job, image sensible de l'âme du purgatoire, ainsi que l'Eglise le fait entendre elle-même en lisant son histoire dans l'office des morts. Tout le corps de ce prophète de la patience était couvert d'ulcères douloureux, qui le tourmentaient de la tête aux pieds : et cependant, celui de ses organes qui le faisait le plus horriblement souffrir, et dont il se plaignait le plus amèrement, c'était la vue, qui n'apercevait plus le Dieu suprême (c. XVII, 2) : "*In amaritudinibus moratur oculus meus : cur faciem tuam abscondis ?* Mon œil est plongé dans l'amertume : oh ! pourquoi me cachez-vous votre visage ?" Comme s'il avait dit : " Mon supplice le plus grand c'est de ne plus vous voir, ô mon Dieu ! " " On plaint l'œil tout entier dans les tourments," dit encore Tertullien. Ainsi l'âme souffrante du purgatoire n'a point de torture qui l'éprouve autant que la privation de la présence visible de son Dieu. Les autres peines auprès de celle-là lui semblent rien. Or, que fait la charité dont nous parlons ? elle met fin à cet état d'horrible souffrance, elle apaise cette soif ardente, elle comble ces immenses désirs, en assurant la possession du céleste objet.

Notre amour pour Dieu y est, d'ailleurs, intéressé directement. Dieu veut souverainement avoir auprès de lui ces âmes qu'il aime, afin de les faire participantes de sa gloire. "*Delicia mea esse cum filiis hominum*, dit-il au livre des proverbes, VIII, 31 : Mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes ;" comme si la compagnie de ses créatures ajoutait quelque chose à sa félicité éternelle, et qu'il ne fût point complètement heureux tant qu'il ne la communique pas. Ces âmes, en effet, sont ses chères filles, les épouses du Sauveur, rachetées au prix de son sang, adoptées par lui. Il se réjouit donc de les délivrer de la prison où elles gémissent, et de les introduire à la lumière de son paradis. Pensez un peu qu'elle serait la consolation d'un roi de recevoir à sa cour un fils longtemps captif parmi les barbares et délivré par un fidèle ami. Quel accueil ne ferait pas un époux au médecin qui lui rendrait son épouse bien-aimée, parfaitement guérie d'une maladie qu'on avait jugée mortelle ? Eh bien, Dieu chérit ces âmes saintes beaucoup plus que tout cela ; il les reçoit avec plus d'allégresse, et il conserve une toute autre reconnaissance pour ceux qui les dégagent de la servitude et les introduisent, suivant l'expression de saint Pierre (I, 2, 9), "dans la parfaite liberté des enfants de Dieu, et du fond des ténèbres à son admirable lumière : "*In perfectam libertatem filiorum Dei, et de tenebris vocat in admirabile lumen suum.*"

De plus, délivrer les âmes du purgatoire, c'est envoyer au ciel de véritables serviteurs de la divine Majesté, les plus capables de la louer dignement. Nous, dans les ténèbres et les misères de cette vie, nous ne pouvons ni connaître ni aimer convenablement l'éternelle Bonté. C'est au sortir du corps, en se trouvant tout à coup en face du Créateur, que notre esprit obtient cette connaissance claire, et par suite cet ardent amour qui le porte vers le bien suprême. Il se répand aussitôt en actes séraphiques de charité, bien plus élevés que ceux de Marie-Madeleine elle-même, dont le Sei-

gneur, a dit qu'elle avait tant aimé : *Dilexit multum* ; plus ardents que ceux de saint Pierre assurant trois fois qu'il aimait et en prenant Jésus à témoin : *Tu scis Domine, quia amo te*. Qu'ils doivent être touchants, les premiers actes de reconnaissance des âmes purifiées admises en présence de la miséricorde céleste ! quelle adoration profonde des souveraines perfections ! avec quel cœur elles répètent l'hymne de l'Apocalypse, 5 : *Benedictio, et honor et gloria, et gratiarum actio Deo nostro, in sæcula sæculorum* : Bénédiction, honneur, gloire, actions de grâces à notre Dieu, pendant toute la durée des siècles !” Or, tous ces actes de parfait amour, de gratitude, de bénédiction, envers la divine Majesté, ceux-là n'en partagent-ils pas le mérite qui, par leurs pieux suffrages, ont mis plus tôt les pauvres âmes en état de les produire ?

De ces considérations abrégées, le lecteur concluera combien est agréable à Dieu la charité envers nos frères du purgatoire. Notre-Seigneur, dans une de ces révélations dont il favorisait sainte Gertrude, lui dit ces touchantes paroles, suivant le récit de Denys-le-Chartreux : “ Toutes les fois que vous délivrez une âme, cela est aussi agréable à Dieu que si vous le rachetiez lui-même de la captivité, et il saura bien vous récompenser un jour de cette bonne action : “ *Quod beneficium reddet vobis tempore opportuno.*”

G. ROSSIGNOLI, S. J.

NECROLOGIE

- Détroit, Mich.* : Dame Lucie Renault.
S. Eugène, Out. : M. Louis-Zéphirin Labrosse.
S. Jean, Q. : M. Pierre Boivin, Dame Joséphine Loyselle.
Montréal : Dlle Adrienne Cléroux, Dame Sophie Voyer, M. Jos. Couillard, Dlle Poilomène Picard.
-



Un mot aux Trésoriers et aux Trésorières des Centres locaux

DANS les centres où les abonnements au *Messager Canadien du Sacré-Cœur* et à l'*Almanach mensuel de l'Apostolat de la Prière* finissent avec les livraisons de décembre, les Trésoriers ou les Trésorières doivent se mettre de suite à l'œuvre pour en organiser à temps le renouvellement pour l'année 1896. A cet effet, ils devraient commander de suite autant de *listes d' enrôlement* qu'il y a de quinzaines et autant de *Scapulaires du Sacré-Cœur* qu'il y a d'associés dans leurs centres. Ils pourront ainsi, lors de la réunion du mois, remettre à chaque Zélateur ou Zélatrice ce qu'il lui faut pour renouveler sa ou ses quinzaines avant la réunion de la fin de novembre. Ils sauront par là le nombre d'abonnements dont ils auront besoin pour l'an prochain, et ils voudront bien nous en donner avis dès les premiers jours de décembre, afin que nous sachions à temps le nombre de livraisons à leur expédier pour janvier.

* * *

Il importe beaucoup que les Zélateurs et les Zélatrices puissent donner un scapulaire du Sacré-Cœur à chacun des associés ; c'est là le meilleur moyen de réussir à recueillir la petite cotisation annuelle de *cinq cents* que chacun doit payer à son Zélateur ou à sa Zélatrice afin de couvrir les frais locaux de l'Œuvre. Partout où l'on n'a pas négligé ce moyen si simple, les paiements ont été généralement faits sans difficulté par les associés, et ainsi les finances du centre ont été dans un état prospère.

Les Zélateurs et les Zélatrices devront inscrire sur leurs nouvelles listes les noms de ceux qui entreront de nouveau dans leur quinzaine pour une autre année, et ils remettront ces listes avec les cotisations perçues au Trésorier ou à la Trésorière, en ayant soin d'y marquer une petite croix (†) avant chacun des noms des nouveaux associés pour qu'ils soient enregistrés par le Secrétaire (ou la Secrétaire). Il est clair que les nouveaux membres seulement devront recevoir un *billet d'admission*.

La Petite Vierge Républicaine



A guerre désastreuse de 1870 venait de prendre fin, et la France, brisée, anéantie, ruinée, songeait à réparer ses désastres, lorsque Paris, énervé par un long siège, surexcité par les ambitions, aigri par la souffrance, se souleva dans un mouvement de fureur.

Tout à coup la révolte éclate, terrible, menaçante, la guerre civile succède à la guerre étrangère, malheur sur malheur, mort sur mort. Le sang n'avait sans doute pas assez coulé sous les balles prussiennes. (1)

Comme tant d'autres à cette époque, M. X..., un habitant des Bati-gnolles, vit dans le mouvement qui s'opérait, une occasion favorable de parvenir à la fortune et aux dignités.

Instruit, intelligent, enthousiaste, malgré les échecs nombreux qui avaient abreuvé sa vie, malgré ses faibles ressources, sans hésitation aucune, il fonde un journal.

Ce journal se répandit promptement, et dès lors, absorbé dans son travail, il ne s'aperçut point que tout proche de lui, à son foyer, les lignes enfiévrées de révolte, qui coulaient de sa plume tombaient sur une âme neuve, ardente, l'âme de sa fille, qui comptait à peine quinze printemps.

Douée d'une nature prompte à l'enthousiasme et aux généreuses pensées, au cœur d'or, à l'imagination de feu, Marie était électrisée par les mots de liberté, d'égalité, de fraternité qui sans cesse bourdonnaient à ses oreilles, et elle nourrissait par ses lectures quotidiennes, par les discours des amis de son père, elle échauffait en elle jusqu'à l'exaltation une haine implacable contre ceux qu'on appelait

(1) L'histoire qui suit, inédite jusqu'à ce jour, est authentique. Les principaux personnages vivant encore, on est obligé de taire les noms. (*L'Univers*.)

les tyrans. Oh ! les Versaillais ! les Versaillais ! Comme elle eût voulu les exterminer tous, repaître ses yeux du spectacle de leur mort, de leurs cadavres amoncelés, et cimenter de leur sang l'édifice nouveau que les communards, ses frères, bâtissaient à la justice, à la liberté, à la fraternité pour le bonheur.

Marie était sincère dans ses convictions, et elle estimait grande et sainte la cause criminelle des insurgés. Mais son âme était trop ardente, trop faite de générosité et de sacrifice, pour qu'elle consentit à demeurer inactive, au milieu de la lutte et de l'effervescence générale. Aussi elle réclame sa place au premier rang des batailles, animant les combattants, joignant l'action à la parole, ramassant le fusil et les balles du premier insurgé qui tombe à ses côtés et s'en servant à son tour, comme un homme, " pour venger ses frères."

Pauvre Marie ! En la voyant acharnée à tuer, comme on la jugerait sans cœur, presque féroce. Féroce ? Elle l'est pendant le combat ; mais, lorsque sur le soir, le dernier coup de canon a couché à terre les derniers cadavres, cette fillette, aux cheveux ras coupés, comme un soldat, se métamorphose.

Toujours infatigable, elle court d'un blessé à l'autre, pour bander de vieux linges les plaies hideuses qu'un frère a faites à son frère. Et comme par son énergie, par sa force d'âme, par l'innocence qui brille malgré tout dans son regard, elle impose le respect à ces hommes criminels ou égarés qui l'entourent et qui dépouillent à son contact quelque peu de leur nature grossière, brutale, avilie par le vice ou exaltée par la fureur ! Marie qui les soigne, qui leur apporte leur nourriture, qui combat à leur côté, est pour eux comme un talisman, elle leur apparaît comme quelque chose de divin auquel on ne touche pas ; elle passe au milieu d'eux ainsi, vénérée, surnommée par les bataillons insurgés " la petite vierge républicaine."

Cependant les Versaillais étaient excités avec raison, hélas ! par la résistance qui leur était faite, par la conduite abominable des communards, et le canon grondait sur Paris, presque sans interruption. Les habitants effrayés matelassaient leurs portes et leurs fenêtres, et dans certains quartiers plus atteints que les autres, on se réfugiait dans les caves.

Marie, toujours téméraire, aimait à visiter les quartiers qui croulaient par place sous le choc des obus.

Or un jour, dans une de ces folles promenades, elle aperçut un jeune homme qui, méprisant la mort, comme elle, s'avancait en chantant un refrain populaire. Ils étaient seuls et Marie le suivait du regard. Tout à coup, elle le voit tourner sur lui-même et s'étendre lourdement sur le pavé.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Marie est près du blessé. Vite, elle écarte les vêtements ; mais bientôt son regard s'anime et lance des flammes, le cœur ne battait plus. Elle était agenouillée devant un cadavre.

Encore une victime du pouvoir tyrannique ! murmura-t-elle.

Et arrachant avec violence le revolver que le jeune homme portait à sa ceinture, elle poursuit sa route le regard sombre, la tête en feu. Ce jour devait lui être néfaste.

Les communards s'étaient risqués, une fois encore, hors de Paris, et l'enfant, altérée de vengeance, à la pensée du bel adolescent qu'elle vient d'abandonner, sort à son tour et court aux avant-postes pour être en contact plus immédiat avec l'ennemi. Avant la fin du combat, cernée avec ses compagnons, elle est faite prisonnière et amenée au milieu de ceux contre lesquels elle s'est acharnée tout le jour.

Le capitaine, qui reçoit la petite troupe de fédérés, ordonne que tous, hommes ou femmes pris les armes à la main, soient immédiatement fusillés.

Marie, la tête haute, du mur où elle est appuyée, regarde, presque souriante, ces fusils qui crachent la mort.

Mais voilà qu'un soldat, par un mouvement brusque, jette à terre le chapeau qui lui cache en partie le visage.

Le capitaine ne peut retenir un cri de surprise, et à sa surprise succède un sentiment de pitié.

— C'est trop jeune pour être fusillé, dit-il brusquement. Mais Marie veut mourir, elle le veut à tout prix. La vue du sang de ses compagnons l'a enivrée, une espèce de vertige l'a saisie, et, rouge de confusion, elle insulte l'homme qui la sauve.

— Mort aux Versaillais ! Vive la Commune ! crie-t-elle avec rage.

— On ne peut fusiller une enfant, répète encore le capitaine d'un ton bref. Conduisez-la en prison.

Lorsque Marie se vit enfermée, après avoir donné un libre cours à sa colère, elle se prit à réfléchir.

— Puisqu'on veut que je vive, je vivrai, dit-elle ; mais je vivrai pour recommencer la lutte et pour sauver des amis.

A force de ruse, au bout de quelques jours, elle était parvenue à tromper la surveillance de ses gardiens, et, libre enfin, elle revient vers Paris. On était alors aux plus mauvais jours, et l'enfant, que la prison a encore aigrie, plus que jamais se mêle aux combattants.

Elle ne tarde pas à être victime de sa témérité. A son tour elle tombe frappée par un obus.

La "vierge républicaine" va donc mourir ?

Non. Du haut du ciel, la sainte Vierge veille sur la petite fille exaltée, égarée, mais loyale, qui porte son nom.

Un groupe de communards ne tarde pas à l'apercevoir étendue sur la terre humide, privée de mouvement. Ils la reconnaissent, ils se précipitent vers elle, ils la soulèvent, ils l'enveloppent dans un capote et ils l'emportent doucement. Mais, avant d'être parvenus à l'ambulance la plus voisine, ils sont à leur tour faits prisonniers.

Dès lors, la sollicitude de ces hommes ne connaît plus de bornes. Ils ne veulent pas qu'on touche à l'enfant qu'ils soutiennent et qui est toujours évanouie. Ils deviennent doux, presque tendres pour cette fillette qu'ils aiment.

Marie ne reprit ses sens qu'au milieu de ses ennemis, et c'est par eux qu'elle fut soignée. Comme sa blessure était sans gravité aucune, elle fut bientôt assez forte pour partager le sort commun de ses compagnes de captivité. Car elle n'avait pas été la seule de son sexe à prendre part à la révolte et à se mêler aux combattants. Un prêtre charitable, enflammé de zèle, vint un jour essayer, par de douces exhortations, de ramener un peu le calme dans ces âmes souvent plutôt malades que criminelles.

Mais Marie, en entendant ces paroles de paix, fut prise de fureur, emportée par un premier mouvement de rage insensée, elle bondit vers le ministre de Dieu et elle le souffleta en présence de ses compagnes.

Ce soufflet devait, heureusement pour son âme, lui être plus tard un cruel remords.

* * *

Enfin l'armée de Versailles, après tant de sang répandu et de ruines amoncelées, était maîtresse de Paris. On ne s'occupa des prisonniers que lorsque le calme fut à peu près rétabli dans la ville incendiée. Le jeune âge de la petite vierge républicaine fit qu'on ne songea point à lui tenir rigueur de ses actes téméraires. On chercha simplement sa famille, à qui elle fut rendue.

Cependant Marie ne trouva pas, auprès des siens, le calme et l'entrain de son âge. Elle conservait au fond de son cœur un vif ressentiment contre ceux qui avaient écrasé la Commune.

A quinze ans, on ne supporte pas impunément les longues privations d'un siège, les fatigues des champs de batailles et une blessure. L'enfant, qui se traîne languissante s'étend bientôt sur un lit de douleur.

Un médecin, qui partageait ses idées humanitaires, et qui pendant longtemps siégea à la Chambre, vint la visiter et la soigner. Et malgré des soins vigilants, le mal empira, car, quoique affaiblie, Marie vivait dans un état d'exaltation fiévreuse, qui augmentait la gravité de la maladie dans des proportions effrayantes.

Que serait-il advenu d'elle, si la sainte Vierge n'avait pas veillé toujours sur son enfant ? Et elle permit, cette bonne Mère du Ciel, qu'une sœur de Saint-Vincent de Paul, apprenant l'état de la jeune malade, n'hésitât pas à entreprendre la difficile mission de guérir tout ensemble le corps et l'âme de Marie.

Elle vint, la sainte fille, confiante dans son Dieu, l'âme vaillante au sacrifice, résolue de ne se rebuter d'aucun refus, d'aucune objection. Elle portait de douces paroles accompagnées de gâteries délicates, de soins affectueux et comme maternels.

Mais ces soins tout d'abord reçurent de la jeune malade d'étranges récompenses. La première visite fut particulièrement pénible. Marie abhorrait le costume des religieuses parce qu'elle unissait la religion au gouvernement exécré qui avait immolé ses frères de la Commune. Dès qu'elle vit une religieuse, dans sa chambre, à son chevet, elle fut prise d'une colère furieuse.

—Que venez-vous faire ici, dit-elle ? Je suis une révolutionnaire et j'ai les curés en horreur.

—Je viens voir une malade qui souffre, répondit sœur R..., avec douceur, et la soigner un peu, si elle me le permet.

—Jamais !

Mais sœur R... ne se déconcerta pas ; elle plaça sur la table quelques-unes de ces petites choses qu'aiment les malades et dont elle s'était chargée, comme d'un sauf-conduit.

Puis sans paraître remarquer l'air courroucé de la jeune fille, elle s'enquit de ses souffrances, conseilla quelques remèdes bénins, quelques précautions élémentaires, et sans prolonger sa visite, elle se retira bientôt. Et comme elle était déjà sur le seuil de la porte, Marie mettant dans sa voix toute l'aigreur, toute l'âpreté, toute l'énergie que lui permettait ses forces défaillantes.

—Ma sœur, cria-t-elle, vive la Commune !

La religieuse sourit et sortit sans rien répondre. Mais dès qu'elle fut partie, Marie laissa déborder les flots de sa colère et elle défendit expressément de laisser jamais revenir cette femme. Et cependant la religieuse revint et, durant de longs jours sans se lasser jamais, elle essuya les mêmes refus, les mêmes invectives, les mêmes paroles blessantes, parfois même de sanglantes injures. Un jour, elle était venue plus chargée de présents que d'ordinaire.

—Comment allez-vous, dit-elle avec son sourire habituel ? J'ai bien pensé à vous depuis hier, vos douleurs étaient si vives. Voudriez-vous accepter quelques petites friandises faites au couvent à votre intention ?

Marie, à ces paroles, se redresse.

—Pourquoi êtes-vous bonne pour moi, dit-elle d'un ton bref ?

—Parce que je vous aime.

—Et pourquoi m'aimez-vous ?

—Parce que vous souffrez. Oh ! ma fille, ajouta la religieuse en s'animant, s'il ne fallait que ma vie pour soulager vos souffrances physiques et morales, comme je la donnerais de bon cœur. Et sœur R..., déposant ses petits cadeaux sur un guéridon à côté de la malade, laissa l'enfant à ses réflexions.

A peine seule, Marie se trouble enfin. Cette charité que rien ne rebute, cette persévérance à lui vouloir du bien, la touche profondément. Aussi, lorsque le lendemain, la sœur vint comme d'habitude lui prodiguer les trésors de son dévouement, elle reçut un accueil plus doux, plus cordial.

Et quelques jours plus tard, comme sœur R... se retirait, Marie lui dit d'une voix émue :

—Je ne suis pas une ingrate, ma sœur. Jamais je n'oublierai vos bontés.

Dès lors, et à son insu peut-être un sentiment d'affection commença à se glisser dans le cœur de Marie. Et grâce aux soins assidus et intelligents de la religieuse, la jeune fille sentit peu à peu ses forces lui revenir.

C'en est fait ; elle est gagnée ; elle ne marchandait plus sa reconnaissance ; elle proclame bien haut que sa sœur R... l'a guérie, l'a sauvée.

A peine remise, elle se rend au couvent, pour remercier la bonne religieuse, et ses visites sont fréquentes, car avec l'ardeur de sa nature, dès qu'elle se donne, elle se donne tout entière.

Sœur R... profite de cette affection pour insinuer doucement, et comme goutte à goutte, quelques idées chrétiennes dans cette âme loyale, mais dévoyée.

Hélas ! pendant plus de deux ans, elle se heurte à un mur de granit.

Et la sœur attend et prie. Et dans son cœur, JÉSUS, son époux, lui donne la ferme assurance que Marie, sa chère Marie, un jour se convertira. Or, comme cela arrive souvent chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul, on prêchait une retraite aux jeunes ouvrières.

Sœur R..., inspirée du ciel sans doute, invite Marie pour le jour de la clôture. La jeune fille accepte pour ne point contrister celle qu'elle aime, et, le dimanche suivant, selon sa promesse, elle se rend au couvent pour la cérémonie du soir.

—Permettez-moi de ne pas entrer dans la chapelle, ma sœur, dit-elle. D'ailleurs, vous le savez, de la porte on voit parfaitement l'autel.

Sœur R... n'insista pas ; mais lorsque, pour se rendre à sa place, elle passe devant la jeune fille, elle lui dit doucement :

—Si vous faites une prière, mon enfant, faites-la, je vous en supplie, pour quelqu'un qui m'est particulièrement cher et qui depuis longtemps déjà, me fait beaucoup de peine.

—Oui, ma sœur, répondit vivement Marie.

Oh ! quel était donc ce quelqu'un capable de faire ainsi beaucoup de peine à sœur R..., sœur R..., si bonne, si bonne !

Au salut, alors que l'autel resplendissait sous le feu des lustres et que les fleurs s'épanouissaient brillantes aux pieds de la madone, la jeune fille porta ses regards vers la Vierge bénie. Et, du fond de son cœur, de toute la ferveur de son âme qui cependant ne connaissait pas Dieu, elle dit :—Sainte Vierge, sœur R... souffre. Oh ! je vous en conjure ! que la personne dont elle m'a parlé, lui donne enfin quelques consolations. On vous dit bonne et puissante, sainte Vierge ; si vraiment il en est ainsi, de grâce, écoutez-moi. Quelques minutes après cette prière, un mouvement se produisit à la porte de la chapelle. Marie venait de tomber à terre, complètement évanouie.

On s'empressa autour d'elle, et sœur R... est la première auprès de son enfant de prédilection. Lorsque la jeune fille ouvrit les yeux et qu'elle vit la charitable religieuse à ses côtés ; elle lui prit les deux mains.

—Oh ! ma sœur, dit-elle, je ne savais pas que je vous faisais souffrir !

Et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Puis, faisant un violent effort pour dominer son émotion :

—Vous m'avez dit de prier la sainte Vierge, ma sœur, je l'ai fait. Et voilà que votre statue a pris vie, et que j'ai entendu distinctement ces paroles :

“ Mais c'est toi, mon enfant, qui fais souffrir sœur R...”—Je ne me souviens plus de rien après, continua la jeune fille, sinon de la vive douleur que j'ai ressentie.

Marie tarderait-elle à se convertir ? Non, car la foi, ce don entre tous, lui avait été donnée, en ce jour mémorable, par la Reine des Anges.

Et lorsque, après avoir quitté sœur R..., Marie, encore toute tremblante, se retrouva seule dans sa petite chambre, elle se prit à réfléchir et à jeter un regard vers le passé.

Tout à coup, il lui vint en mémoire le souvenir du prêtre que dans un moment de folie, elle avait souffleté.

Elle resta interdite, et un flot de sang lui monta au visage. Cet instant fut de courte durée, car son esprit vif, prompt à agir, voit immédiatement le moyen de réparer sa faute. Il lui faut, à tout prix, retrouver le ministre de Dieu qu'elle a outragé indignement.

Elle le retrouva, en effet, et, se jetant à ses pieds, fondant en larmes,

le cœur brisé de repentir, c'est à lui qu'elle fit pour la première fois l'aveu des fautes de sa vie : c'est de lui qu'elle reçut le premier pardon du bon Dieu ; c'est de sa main qu'elle goûta pour la première fois le pain des anges, le pain des vierges, le pain des forts ; c'est lui enfin qu'elle choisit pour directeur de son âme jusqu'au jour où Dieu a jugé le vénérable prêtre mûr pour le ciel.

Marie est devenue une excellente chrétienne. Elle est restée ardemment républicaine. Elle garde encore quelque chose de son enfance passée au milieu des communards, et lorsque quelque mouvement vient agiter Paris, elle se sent bouleversée jusqu'au fond de son être, et prête à marcher au premier rang comme autrefois. Pour reprendre un peu de calme, elle s'agenouille devant une statue de la sainte Vierge, et elle prie longuement.

La "petite vierge républicaine" existe encore et vit à Paris. Ceux qui la rencontrent par les rues, simple et modeste, le regard baissé, l'air méditatif, ne se doutent point du rôle qu'a joué cette femme, lorsqu'elle n'était qu'une enfant, à une des époques les plus tristes de notre histoire.

CAMILLE CROIX-D'HINS.

Agrégations récentes à l'Apostolat de la Prière

LIGUE DU CŒUR DE JÉSUS.

Les Directeurs locaux de ces centres ont le pouvoir d'admettre les fidèles dans l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, à condition qu'ils nous envoient dans le cours de l'année les noms de ceux qu'ils auront reçus.

ARCHIDIOCÈSE DE BOSTON, MASS. : Académie du Sacré-Cœur à Haverhill, Mass.

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE : Saint-Mathieu de Belœil, P. Q.— Collège Saint-Jean-Baptiste, à Roxton Falls, P. Q.

DIOCÈSE DE LONDON, ONT. : N. D. Auxiliatrice de Watford, Ont.

ARCHIDIOCÈSE DE MONTRÉAL : Maison des Frères de l'Instruction Chrétienne, à Verchères.

DIOCÈSE DE NICOLET, P. Q. ; Sainte-Elizabeth de Warwick.—Couvent de la Présentation de MARIE, à Drummondville, P. Q.

ARCHIDIOCÈSE DE TORONTO : Saint-Joseph de Fort Erié, Ont.

NOS MARTYRS CANADIENS

NOUVELLES FAVEURS

Deux personnes de *S. François de Sales* ont obtenu leur guérison par l'application de cartes reliques.

D'autres guérisons ont été obtenues à *S. Henri*, à *S. Jude* et à *S. Louis de Gonzague*.

Nashua, N. H.—Ma petite fille, Rébecca, âgée de deux ans, est venue au monde affligée d'une taie sur l'œil droit. Pendant toute une année, un habile médecin donna ses soins à mon enfant, mais sans résultat favorable ; le mal au contraire ne faisait qu'empirer.

La famille de la chère petite, en union de prières avec les différentes communautés de la ville, résolut de faire une neuvaine au Sacré-Cœur de JÉSUS, et de se recommander aux Pères Martyrs de Brébeuf et Lallemant.

Le premier jour de la neuvaine, 12 juin 1895, les yeux de la malade étaient dans un état déplorable ; elle ne voyait rien autour d'elle, sa mère ne se faisait connaître que par sa voix. Si l'affligée voulait marcher elle était obligée de s'appuyer contre les murs de la chambre.

Mais, oh ! prodige ! à peine les prières de la neuvaine furent-elles commencées, et l'application des reliques des PP. Martyrs avait été faite, que Rébecca éprouva un mieux sensible. Le dernier jour de la neuvaine, 22 juin 1895, l'enfant était complètement guérie.

Gloire au S. C. de JÉSUS et aux Jésuites Martyrs au Canada.

Nous enregistrons également une autre guérison à *Nashua, N. H.*

Rochester, N. H.—Mon petit garçon, âgé de 5 ans, souffrait d'un rhumatisme inflammatoire depuis sa naissance. Tout soulagement devenait impossible et je désespérais de sa guérison, lorsque je reçus une carte des PP. Martyrs. Depuis ce moment l'enfant prit du mieux et il est parfaitement bien. Merci à nos Pères Martyrs.

Ste Rose.—Une associée du Sacré-Cœur souffrant d'un violent mal de reins a été guérie par l'application d'une carte-relique. Une autre guérison a aussi été obtenue au même endroit l'hiver dernier.

De *Tilbury, Ont.*, de *Salisbury* et de *Varennes*, on nous prie de publier des actions de grâces pour guérisons obtenues.

Remerciements pour faveurs temporelles ou grâces spéciales obtenues à *S. Barthélemi*, *S. Germain de Grantham*, *Manistique, Mich.*, *Springfield*, *Stanhope*, *Ste Philomène de Montceff*, *Tilbury, Ont.*

Belle River, Ont. : Une mère de famille rend grâce au Sacré-Cœur, pour la conversion de son fils obtenue par l'intercession des PP. Martyrs.

LE CIEL

Larghetto grazioso.

SOLO. Quand te con-tem-ple-rai - je, O cé-l s-te sé-

dolce

jour! Quand vous pos-sé-de-rai - je, O mon Dieu sans re-

rinf poco

tour! CHŒUR O ré-gi-ons si bel-les, Mon-de mys-té-ri-

eux, Ah! que n'ai-je des ai - les Pour

cresc

m'en - vo - ler aux cieux! Ah! que n'ai - je des

f

ai - les Pour m'en - vo - ler aux cieux!

dolce dim. ppp

- 2.—L'âme est une étrangère,
Ici-bas, sans foyer,
Une fleur sans lumière,
Un aigle prisonnier.
Créature immortelle,
Il lui faut l'infini,
Et la gloire éternelle
Est son rêve béni.
- 3.—Rien ne peut sur la terre
Que tromper notre cœur,
Ni rien le satisfaire
Que vous seul, ô Seigneur !
Mon âme est languissante,
Si loin de son Epoux !
Abrégez mon attente
En m'attirant à vous.
- 4.—Dans l'ardeur qui me presse
De saisir mon trésor,
Avec quelle allégresse
Je prendrai mon essor !
Je vais vers la Patrie
Sur des ailes de feu,
Aux sources de la vie,
Dans le sein de mon Dieu !
- 5.—Et la foule des anges,
Des saints et des élus,
En chantant mes louanges
Me conduit à Jésus.
O bonheur ! ô victoire !
La mort ne m'a rien pris :
Je revois dans la gloire
Mes parents, mes amis.
- 6.—Dans l'océan immense
De la Divinité,
Tout n'est que jouissance,
Gloire et félicité.
O riante espérance
Qui fait battre mon cœur,
Tu me rends la constance
Et calmes ma douleur.
- 7.—Oui, j'ai rompu le charme...
Les yeux sur l'avenir,
Je n'ai plus une larme,
Pour ce qui doit finir.
J'ai brisé mes idoles ;
Recevez mes adieux ;
Faux plaisirs ; biens frivoles ;
Je suis fait pour les cieux.

(CANTIQUES DES PAROISSES par l'abbé A. GRAVIER, No. 72.)

TRESOR DU CŒUR DE JESUS

SOMME GÉNÉRALE DES ŒUVRES OFFERTES LE MOIS DERNIER

Actes de charité	99430	Lectures de piété.	109803
Actes de mortification. . .	100650	Messes célébrées	1291
Chapelets.	182994	Messes entendues.	58846
Chemins de la Croix	16018	Œuvres de zèle.	33096
Communions sacramen- telles.	28296	Œuvres diverses	218669
Communions spirituelles. . .	169960	Prières diverses.	870148
Examens de conscience . . .	41605	Souffrances ou afflictions. .	44449
Heures de silence.	128960	Victoires sur ses défauts. .	32504
Heures de récréation	97442	Visites au S. Sacrement . .	125348
Heures de travail	209539		
Heures-saintes	9475	SOMME GÉNÉRALE	2,578,523



L'esprit de prière dans la Ligue du Cœur de JÉSUS



PRÈS avoir cité notre *Intention générale* du mois de mars sur l'*esprit de prière*, l'excellente *Semaine religieuse* de Saint-Briec l'accompagnait naguère de réflexions qui, sans nul doute, plairont beaucoup à nos lecteurs. Nous les reproduisons donc avec joie, pour nos correspondants, sous leur forme prime-sautière et dans leur premier jet tout brûlant d'une généreuse ardeur.

Nos Zélateurs, assurément, trouveront dans ces réflexions de très puissants motifs pour se retremper en l'esprit de prière, mais de prière apostolique et unie aux divines intercessions du Cœur de JÉSUS. Ils y puiseront aussi une ardeur toute nouvelle pour se dévouer aux intérêts du Sacré-Cœur et à la magnifique mission qui leur est confiée : Propager son culte et son règne dans l'univers.

Voici l'article de la *Semaine religieuse* :

I

“ L'armée de l'Apostolat de la Prière vient, pendant trente jours, de frapper à la porte du Sacré-Cœur en le priant d'enseigner au monde le grand art : *doce nos orare* ! Certes, ce n'est pas sans raison. Car, à vrai dire, si nous ne manions pas cet instrument de la prière de la façon que le veut Notre-Seigneur, la foule ne sera jamais ébranlée, arrachée à ses bagatelles, à son indolence. *Orate, fratres* ; priez donc, mes frères.

“ C'est pour cela que je regarde l'Œuvre de l'Apostolat de la Prière comme la plus actuelle et la plus nécessaire de toutes. *Nisi Dominus edificaverit, frustra* ! Si le Seigneur ne bâtit l'édifice, c'est en vain que nous travaillons.

“ Elle sera l'âme des œuvres de zèle et de propagande, elle les fécondera merveilleusement ; grâce à elle, DIEU sera de la partie.

“ Plus j'étudie la Ligue de l'Apostolat, plus je constate que c'est l'arme de la prière, perfectionnée, ornée de toutes les conditions qui décuplent sa puissance. On dit qu'au Paraguay les Jésuites, s'inspirant de l'Évangile, des leçons de l'histoire et de leurs propres constitutions, atteignirent presque l'idéal du meilleur gouvernement. Eh bien ! dans l'élaboration de l'Apostolat de la Prière, il me semble qu'ils ont aussi bien réussi. Faire prier beaucoup et le plus efficace-

ment possible, mettre la prière à la base de toutes nos entreprises, tel était le problème, et ils l'ont résolu, pour ce qui les concerne : à nous de suivre leur impulsion.

“ On prie dans l'Apostolat, on s'y confesse, on y communie, comme de Sonis à Patay ; mais c'est pour se donner du cœur et combattre plus vaillamment, au cri d'*Adveniat regnum tuum*, notre devise !

“ Dans les paroisses où il règne, il amène presque naturellement à régner la bonne presse, la seconde des œuvres en importance. Les Apôtres se déchargèrent de tout autre soin pour vaquer à la prière et à la parole dite ou écrite : *Orationi et ministerio verbi instantes erimus*.

“ Une fois solidement organisées, la Prière et la Presse aplaniront les voies aux *Retraites fermées*, par groupes homogènes, et aux Congrès où l'on conspire pour le bien contre le mal.

A ces trois œuvres urgentes, la Presse, les Retraites spéciales, les Congrès, l'Apostolat prête ses Zélateurs et ses Zélatrices, déjà exercés au dévouement et à l'action sociale.

“ Et bientôt les institutions charitables, comme les Caisses rurales, les anciennes Confréries, rajeunies selon les besoins de l'époque, toutes les Œuvres que les catholiques cherchent à fonder, prendront racine et se développeront rapidement par le Sacré-Cœur, et en vertu de ses promesses, si formelles, si encourageantes.

“ Un commentaire on ne peut plus convaincant de ces paroles se trouve dans la lettre suivante, écrite par un Père Franciscain et adressée au Directeur de l'Apostolat :

II

Mon Révérend Père,—Je me permets de vous envoyer quelques détails sur la belle Association de l'*Apostolat de la Prière*, sainte Ligue du Cœur de JÉSUS, qui est établie dans la paroisse de Sainte-Catherine d'Alexandrie, en Egypte, et dont je suis l'heureux Directeur ; c'est avec bonheur sans doute que vous lirez ces détails, car ils me paraissent intéressants et édifiants.

Que je vous dise, tout d'abord, que l'Association compte actuellement plus de deux mille membres dans notre paroisse, et la plupart ont accepté les trois Degrés de l'*Apostolat*. La Communion réparatrice, mais surtout la Communion du premier Vendredi du mois, est en grand honneur.

“ — Il paraît, me disait naguère mon Supérieur nouvellement arrivé, il paraît que chaque *Premier Vendredi du mois* est dans l'église comme un jour de grande fête.”

En effet, les communions sont si nombreuses, ce jour-là, à la Messe mensuelle de l'Apostolat, qu'on a été obligé de la faire distribuer par deux prêtres à la fois.

Voici quelle a été la marche et la progression de l'Œuvre.

Le Sacré-Cœur a d'abord attiré toutes les personnes pieuses dans l'Association et leur a communiqué l'*esprit de zèle*. Ensuite est venu le tour des *tièdes*. Quand on leur a proposé de s'enrôler sous la bannière du Sacré-Cœur, ils ont accepté cet enrôlement, mais en protestant qu'ils ne s'engageraient jamais à communier tous les mois. Or, qu'est-il arrivé par la bénédiction du Sacré-Cœur? C'est que bientôt nous avons vu ces récalcitrauts se rendre aux aimables invitations du bon exemple, et maintenant ils sont fidèles à venir tous les mois communier le premier Vendredi. On compterait *par centaines* les personnes qui ne communiaient guère qu'à Pâques et qui, à cette heure, grâce à la Ligue du Sacré-Cœur, font la communion mensuelle.

Après les *tièdes*, sont enfin venus les *pêcheurs*. Les charmes de l'adorable Cœur de JÉSUS les ont ravis, et c'est encore notre Communion mensuelle et réparatrice du premier Vendredi qui les a ramenés aux pratiques de la vie chrétienne. Que de choses merveilleuses j'aurais à raconter sur ces retours à DIEU et sur la conversion des pêcheurs accomplie par l'*Apostolat de la Prière!* En voici un exemple entre bien d'autres. Il y a quelques jours, l'on disait à un homme qui ne s'était pas confessé depuis trente ans :

“ — Enrôlez-vous dans la Ligue du Sacré-Cœur.”

Et notre homme de répondre :

“ — Mais pourquoi donc m'enrôlerais-je dans cette Ligue?

“ — Pourquoi? Venez, regardez cette image (c'était un Sacré-Cœur); voyez-vous? c'est JÉSUS-CHRIST qui vous offre son Cœur! Et vous ne voudriez pas lui donner le vôtre?”

A cette vue, à cette apostrophe, notre pécheur s'émeut, et il répond :

“ — Mais si, je veux donner mon cœur à JÉSUS-CHRIST.”

Et presque aussitôt après il va se confesser, et puis il communie quand vint notre réunion du premier vendredi.

Très souvent, des Zélateurs ou des Zélatrices me disent :

“ — Mon Père, j'ai enrôlé dans l'*Apostolat de la Prière* telle ou telle personne; il y a bien des années qu'elle ne s'est pas confessée, mais elle le fera pour le premier vendredi du mois prochain.”

Et, de fait, ces personnes m'arrivent au jour fixé et communient.

Vous me demanderez peut-être, mon Révérend Père, quel est le moyen qui contribue le plus au merveilleux développement de l'Apostolat de la Prière dans la paroisse?

Je vous réponds : c'est d'abord la *réunion mensuelle* des Zélateurs et des Zélatrices, double réunion distincte et séparée, que nous n'avons pas négligée *une seule fois*. Dans ces Conseils de l'Apostolat, chaque Zélateur expose ses industries, raconte ses succès et l'on s'ingénie à

trouver de nouveaux moyens d'action sur les Associés. C'est là notre premier et puissant moyen.

Le second, c'est la fidélité de chaque Zélateur et de chaque Zélatrice à remettre à tous les membres de sa *quinzaine d'Associés*, inscrits sur son livret, le billet mensuel de l'Apostolat que nous apporte chaque mois le *Petit Messager du Cœur de MARIE*.

Le troisième moyen enfin, c'est la création continue de nouveaux Zélateurs et de nouvelles Zélatrices. Parfois je les crée en quelque sorte malgré eux, et j'applique alors le *compelle intrare* de l'Evangile ; mais, bientôt après, *tous* me remercient et ils me disent :

— Quel bonheur d'être utile à l'âme du prochain ! Reconnaissance et merci de nous avoir fait goûter cette joie."

Je termine ce récit, mon Révérend Père, par une confession.

J'ai donné beaucoup de missions en France, et DIEU a daigné bénir mes efforts. Mais si j'avais connu, mais si j'avais compris, comme aujourd'hui, la merveilleuse puissance de l'*Apostolat de la Prière* pour la sanctification des âmes, je l'aurais établi partout et j'aurais fait *dix fois plus de bien* ; c'est ma profonde conviction.

Daignez agréer, mon Révérend Père, mes sentiments de respectueuse affection en Notre-Seigneur.

P. MARCELLIN-MARIE,

Coadjuteur français à Sainte-Catherine, Alexandrie.

Que ces beaux exemples nous instruisent et nous entraînent. Tout nous en fait un devoir. Aussi ne saurions-nous mieux conclure ces réflexions et ces récits que par cette belle exhortation adressée jadis par S. S. Léon XIII à nos chers Zélateurs :

"Dévouez-vous donc avec charité et avec zèle, Fils très chers, pour que *tous les hommes s'unissent étroitement à ce Cœur*, pour qu'ils l'imitent, pour qu'ils l'aiment et réparent les offenses dont il est l'objet, pour qu'ils unissent leurs prières, leurs intentions, leurs affections aux prières, aux intentions, à l'amour de ce divin Cœur, et que, par là aussi, ils participent à sa rectitude, à sa puissance et à sa sainteté."

Chronique de la Dévotion au Sacré-Cœur

NOUVELLES DES CENTRES DE L'APOSTOLAT.

Saint-Jean, P. Q.—La dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS augmente toujours dans notre paroisse : chaque premier vendredi les communions sont plus nombreuses. Il est vraiment édifiant de voir les fidèles approcher en aussi grand nombre de la Table sainte. L'adoration du Saint-Sacrement, durant cette journée, se fait aussi avec fidélité.

Marieville.—*Couvent de la Présentation de Marie* : La communion

du premier vendredi est presque générale ici. Maîtresses et élèves s'y préparent par une neuvaine de prières réparatrices. Ce jour-là, de pieux cantiques excitent une plus grande ferveur, et, après la messe, la Directrice fait à haute voix une amende honorable composée pour la circonstance ; la journée se termine par la bénédiction. Chaque jour voit aussi se renouveler les pratiques de la Sainte Ligue : offrande des actions de la journée au commencement de l'exercice du matin, récitation de la dizaine du rosaire en commun ; chaque maîtresse tient aussi à faire avec ses élèves l'heure de garde en classe.

Sainte-Thérèse.—*Séminaire.*—Tous nos élèves, anciens et nouveaux, se sont enrôlés avec bonheur sous l'étendard du Sacré-Cœur. Chaque matin déjà nous voyons un bon nombre de convives au banquet eucharistique. Nos élèves aiment le Sacré-Cœur. Ils recourent à lui dans tous leurs besoins. C'est surtout les jours de grande composition que nous les voyons en plus grand nombre s'approcher du Dieu de toute vérité et lui demander de les éclairer, de les conduire dans les sentiers étroits de la vertu qu'ils viennent chercher dans cette maison bénie de Ste-Thérèse. Nous sommes heureux de travailler pour le Sacré-Cœur. C'est un maître qui est si bon pour nous et qui nous récompense si largement de toutes les fatigues que nous nous imposons. Continuons à travailler pour le Sacré-Cœur. Demandons-lui de rendre encore meilleurs tous les membres de l'Apostolat et chaque membre en particulier.

Intention générale du mois de Novembre 1895

APPROUVÉE ET BÉNIE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE

Les intérêts de l'Église dans les contrées allemandes



N connaît la fameuse parole du vieux de Moltke : " Il faudra bien, avouait-il un jour, que nous finissions par devenir tous catholiques. "

Sur quels fondements s'appuient donc les espérances de l'Église dans les contrées allemandes ? Elles reposent, croyons-nous, dans l'ordre social, sur l'influence des Congrès catholiques et du *Volksverein* ; dans l'ordre politique, sur la force de cohésion du Centre ; dans l'ordre intellectuel, sur la supériorité de la science catholique, à laquelle on

pourrait rattacher les merveilleux développements de la bonne-~~pre~~sses.

“Du premier coup, remarque justement l'abbé Kannengieser, le clergé comprit que la résistance (aux lois d'oppression) serait impossible sans le secours de la presse, et il se fit journaliste. Des centaines de prêtres taillèrent leur plume pour défendre la liberté de l'Eglise. Quelques-uns devinrent célèbres par la vigueur de leur polémique, l'intrépidité de leur caractère et le nombre de mois qu'ils passèrent en prison.

La presse catholique est la gloire du clergé allemand, sa force aussi, et son espérance. En tracer le tableau exact, serait expliquer les événements religieux des vingt dernières années, la fin du *Culturkampf* et l'échec partiel du socialisme.”

Est-ce à dire pourtant que tout soit au mieux pour l'Eglise, dans les contrées de langue allemande ? Hélas ! non. S'il y a de généreux efforts et des succès partiels, l'hérésie—il n'est que trop douloureux de le constater—pèse de tout son poids pour étouffer le catholicisme renaissant. Les meilleures volontés ne voient que trop souvent leurs efforts se briser contre un triple obstacle : perversion des écoles officielles et disette d'établissements catholiques ; pression administrative en faveur du protestantisme ; lois funestes sur l'éducation des enfants nés de mariages mixtes. Ajoutons, pour ce qui concerne l'Autriche, l'abominable tyrannie du capital juif, maître de plus en plus absolu des affaires de la monarchie.

Puisse enfin luire le jour où tant de brebis égarées rentreront au bercail de JÉSUS-CHRIST ! Ce beau jour, il est digne de vous, chers Associés de l'Apostolat, de le hâter par vos incessantes prières au Cœur divin de l'unique et véritable pasteur.

Prière quotidienne durant ce mois :

Divin Cœur de JÉSUS, je vous offre, par le Cœur imma-

culé de MARIE, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes vos autres intentions.

Je vous les offre, en particulier, afin que l'extension de votre culte, dans les contrées allemandes, accélère le mouvement du retour à l'unité de la vraie foi. Ainsi soit-il !

ACTIONS DE GRÂCES

Le chiffre des actions de grâces demandées et enregistrées, le mois dernier, aux Bureaux du Sacré-Cœur, a été de 92,977. Des relations spéciales de grâces obtenues nous ont été communiquées des centres suivants :

Guérisons : *Ste Anne des Plaines, Beauvoir, Chêneville, S. Ephrem d'Upton* (une Zélatrice remercie le Sacré-Cœur d'avoir échappé à une maladie grave par l'intercession de la Sainte-Famille, de Ste Anne et de S. François-Xavier) ; *S. Clet, S. Eugène, Ont., S. Jean, P. Q.* (deux guérisons), *S. Jude, S. Ours, Ste Philomène de Montcerf* (plusieurs guérisons), *Rigaud, Ripon, Ste Rose, Somersworth, N. H.*

Une personne de *S. Eugène, Ont.*, souffrait depuis deux ans d'un cancer d'une gravité exceptionnelle et s'était toujours refusée à suivre un traitement. Elle avait mis sa confiance dans la prière seule, ayant demandé à ceux qui l'entouraient de joindre leurs prières aux siennes. Malgré plusieurs neuvaines au Sacré-Cœur, à N.-D. de Lourdes, à Ste Anne, à S. Joseph, au frère Didace, à S. Antoine, le mal progressait toujours, elle souffrait d'une manière atroce, mais elle ne se laissait pas aller au découragement ; elle priait au contraire avec plus de ferveur, appliquant sur son horrible plaie l'image des saints qu'elle invoquait. A l'époque où les *Quarante-Heures* commençaient dans la paroisse, elle dit avec force : " Mon Dieu, je voudrais bien aller à l'église." Tout à coup une hémorrhagie abondante ayant eu lieu, le curé fut appelé, mais le lendemain la malade put se rendre à l'église ; car aussitôt après le départ du prêtre, un morceau de chair se détachant de la plaie la laissait complètement nette et insensible. La guérison s'était opérée d'elle-même ; la confiance inébranlable de la malade dans le Sacré-Cœur avait obtenu sa récompense.

Faveurs spéciales et grâces temporelles : *Ashford, Belle Rivière, S. Henri de Lévis, S. Hyacinthe* (succès dans un examen obtenu par l'intercession de S. Joseph) ; *Mile End, Mont Carmel, P. E. I., Montréal, Norton Mills, Vt., Ottawa* (une faveur temporelle attribuée à l'intercession de la Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys), *S. Philippe de Laprairie et Winooski, Vt.*



SAINT STANISLAS KOSTKA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Fête du 13 novembre)

I.—Sa naissance. Sa vie angélique (1550-1564).



Saint Stanislas enfant s'offre à Dieu.

Au château de Kostkou, dans la Basse-Pologne, naquit saint Stanislas Kostka, le 28 octobre 1550. Il était le cinquième et le dernier des enfants de Jean Kostka, sénateur du royaume, et de Marguerite Kristka, sœur du palatin de Mavovie, de la maison d'Odrowas, qu'a rendue célèbre

saint Jacinthe de l'ordre de Saint-Dominique. Cet enfant a fait briller d'un nouvel éclat sa famille déjà illustre par sa fortune, son ancienneté et les services rendus à la patrie.

Le ciel, par des signes manifestes, fit connaître à ses parents, même avant la naissance de l'enfant, qu'il voulait cet ange terrestre pour lui seul et uniquement à son service. A peine était-il baptisé qu'il fut mis par son parrain sur les degrés de l'autel où reposait le Saint-Sacrement. Cette offrande si généreuse et si précoce, Stanislas devait la renouveler souvent et avec amour durant le cours de sa vie toute céleste.

Ses vertueux parents n'épargnèrent rien pour lui donner une éducation conforme à l'éclat de sa naissance et à la vivacité de leur foi. Jean Bilinski, jeune gentilhomme, fut chargé de lui enseigner les premiers éléments de la langue latine. Mais sa pieuse mère se montra jalouse de former elle-même le cœur de son enfant à la vertu et aux bonnes mœurs. Le Saint-Esprit s'était déjà constitué le premier maître de cette âme virginale et de ce cœur pur. *Un ange revêtu d'un*

corps mortel : voilà ce qu'était Stanislas au foyer domestique, selon le témoignage d'un vieux serviteur.

Sa physionomie était gracieuse et pleine d'une bonté ravissante. Sa vue seule inspirait l'amour de la pureté. Plein de respect et de douceur envers tous, il n'avait de familiarité avec personne. A la table paternelle, si quelque convive venait à prononcer une parole libre, le saint enfant tombait en défaillance. Aussi son père demandait-il grâce à ses visiteurs pour son petit ange.



Saint Stanislas s'évanouit en entendant une parole licencieuse.

II.—L'écolier modèle (1564-1565),

A cette époque, l'empereur Ferdinand venait de fonder à Vienne un collège de Jésuites, où la jeune noblesse d'Allemagne était élevée dans la crainte de Dieu et l'amour des belles-lettres. Paul Kostka et son frère Stanislas y furent envoyés pour terminer leurs études. Notre saint fut ravi du bon ordre de la maison, de la piété des élèves et de la bonté paternelle des maîtres. Ce collège lui apparut dès lors comme un lieu de sûreté pour sa foi et sa vertu.

On s'aperçut bientôt que le nouveau venu était un ange de modestie,

de piété et de douceur. Dans le lieu saint, sa tenue respectueuse, sa ferveur extraordinaire,

son visage enflammé, ses larmes abondantes, ses ravissements profonds, tout en lui attirait les regards... En récréation, il parlait de Dieu avec tant d'à-propos et d'amabilité qu'on était ravi de l'entendre. Tout le collège était embaumé du parfum céleste d'une vertu si précoce ! Il fut admis dans la congrégation de la Sainte-Vierge dont sainte Barbe était la patronne secondaire et que l'on établissait alors dans tous les collèges de la Société de JÉSUS, à l'exemple du Collège romain.

III.—Le jeune persécuté (1565-1567)

Après la mort de l'empereur Ferdinand, Maximilien, son successeur, enleva aux Jésuites la maison où étaient logés les pensionnaires. Stanislas, con-



Saint Stanislas assistant au saint sacrifice de la messe.



Paul foule aux pieds son frère Stanislas.

de saintes conversations avec ses amis et les religieux du collège.

Paul, outré de dépit de voir la légèreté de sa conduite condamnée par la vie si édifiante de Stanislas, voulut l'écraser sous le poids de ses sarcasmes et de ses colères brutales. Cette inique persécution dura deux années entières, sans provoquer aucune plainte de la part de l'innocente victime.

A son gouverneur Bilinski, qui traitait sa conduite d'opiniâtre et d'indigne d'un homme de qualité, Stanislas se contentait de répondre : " Je ne suis point fait pour le monde... Je n'aspire qu'à servir Dieu..."

La prière et la pénitence étaient les seules armes dont il se servait pour se défendre contre les violences inouïes de Paul et les artifices mondains de son gouverneur. La communion reçue le dimanche et les jours de fête, l'audition quotidienne de deux messes, la visite au Saint-Sacrement avant la classe, les jeûnes, les veilles prolongées, les disciplines sanglantes, les ferventes prières étaient la source de sa patience et de sa force au sein de ces rudes combats.

IV.—Le saint malade (1566).



Saint Stanislas d'un signe de croix met le démon en fuite.

traint de quitter un asile où sa vie s'était écoulée dans un saint recueillement, fut entraîné par son frère et son gouverneur dans la demeure d'un

luthérien, bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville. Loin des regards paternels et affranchi de la surveillance de ses maîtres, Paul Kostka se livra à tous les divertissements qu'inspire l'amour du monde, malgré les sages remontrances de Stanislas. Celui-ci prit dès lors la résolution de vivre à l'écart et de consacrer tout son

temps à la prière, au travail et à des persécutions si violentes ébranlèrent peu à peu la santé de Stanislas et mirent ses jours en péril. Le démon en profita pour le pousser au découragement. Il en vint même jusqu'à prendre la forme d'un chien furieux et à s'é-

lancer jusqu'à trois fois sur le malade dans le dessein de l'étrangler. Stanislas, plein de confiance en Dieu qu'il appela à son aide, s'arma du signe de la croix et mit en fuite l'ennemi du salut.

Cependant la maladie de Stanislas prenait de jour en jour un caractère plus alarmant. Le malade lui-même le comprit et réclama pour l'heure suprême les consolations de la religion. Mais la légèreté de son frère, le peu de piété de son gouverneur et surtout le fanatisme de leur hôte, qui était luthérien, paraissaient des obstacles insurmontables à la réception des derniers sacrements...

Se voyant délaissé et abandonné des hommes, Stanislas eut recours à Dieu et le conjura avec larmes, par l'intercession de sainte Barbe, de ne point le laisser mourir sans sacrements. Le ciel exauça bientôt une si fervente prière. Une nuit, que la violence du mal l'empêchait de dormir, il vit soudain, dans une lumière éblouissante, apparaître devant son lit la sainte, suivie de deux anges dont l'un portait le Saint-Sacrement. A cette vue, l'âme inondée de joie, Stanislas se leva, se mit à genoux et reçut la sainte communion de la main de l'ange. S'étant remis au lit, il demeura absorbé dans une sublime contemplation.

V.—La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus (1566).

Stanislas, nourri du pain des anges d'une manière miraculeuse, ne songait plus qu'à son prochain départ pour le ciel. Tous les remèdes étaient sans efficacité. Dans son entourage, son frère et son gouverneur attendaient avec anxiété le dernier soupir du moribond.

Mais tout à coup, quelque chose d'extraordinaire frappa la vue du malade et fixa ses regards.

C'était l'auguste Vierge Marie qui venait en personne consoler son cher Stanislas et déposer un instant entre ses bras l'Enfant-Jésus. Cet ange de la terre, à la vue de son Sauveur et de son Dieu qu'il couvrait de ses caresses et pressait amoureusement contre son cœur, se crut déjà dans la patrie céleste. Il n'avait plus rien à envier aux anges et aux saints qui voient Dieu face à face...

La Sainte Vierge réclama doucement son divin Fils et fit entendre au malade que pour lui l'heure n'était pas venue de jouir de la perpétuelle présence de Dieu et qu'il devait mériter cette faveur par une soumission parfaite à la volonté divine.



Saint Stanislas reçoit l'Enfant-Jésus des mains de la Sainte Vierge.

VI.—La vocation à la Compagnie de Jésus (1567).

Mettant le comble à ses faveurs, la divine Vierge, avant de remonter au ciel, dit à Stanislas : " Entrez dans la Compagnie qui porte le nom de mon fils ; il l'exige de vous et je vous l'ordonne de sa part. " L'âme inondée d'ineffables délices et le corps fortifié par cette céleste apparition, Stanislas s'arracha bientôt après, à son lit de douleur et put, dans l'église du collège, remercier le ciel de grâces si extraordinaires.

Ce n'était pas la première fois que Stanislas entendait l'appel divin retentir au fond de son cœur. Mais se croyant indigne de la profession religieuse et sachant que son père s'opposerait de tout son pouvoir à une vocation semblable, il n'en avait jamais parlé au directeur de sa conscience.



La Sainte Vierge, ordonne à saint Stanislas d'entrer dans la Compagnie de Jésus.

" Je vous reçois, lui dit-il, si vous obtenez de votre père un plein consentement. Votre piété, vos talents, votre vertu me sont connus. Mais nous ne pouvons recevoir les jeunes gens de votre âge sans l'agrément de leur famille. "

L'intervention personnelle du cardinal Commendon, légat du pape Pie V à la cour de Vienne, n'eut pas plus de pouvoir sur la volonté du Provincial de Vienne. — (*A suivre*).

VICTOR VIEILLE, S. J.

On peut se procurer aux Bureaux du *MESSAGER* cette Vie illustrée de saint Stanislas, celles de saint Louis de Gonzague, de la B. Marguerite-Marie et du Vén. Claude de la Colombière.—Prix : 40 cts la douzaine.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Revue Catholique des Revues ; bi-mensuelle : paraît le 5 et le 20 de chaque mois à partir du 5 juillet 1895. Chaque semestre forme un volume de 1,056 pages, avec tables alphabétiques et analytiques spéciales. Les abonnements partent des 5 et 20 de chaque mois. Abonnement : Un an, 17 fr.

N. B.—Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ph. MAZOWER, 10, rue Cassette ; pour tout ce qui concerne l'administration, s'adresser à M. l'Administrateur de la *Revue Catholique des Revues* (Librairie P. Lethielleux), 10, rue Cassette, Paris, France.

La *Revue Catholique des Revues* nous donne chaque mois une analyse très bien faite des meilleurs articles publiés dans les diverses Revues françaises, anglaises, allemandes, américaines, italiennes et autres ; elle nous donne aussi une liste des articles parus mais qu'elle n'a pas pu analyser, ainsi qu'un catalogue des nouveaux livres à mesure qu'ils sont publiés.

C'est vraiment là une des publications les plus précieuses pour les Messieurs du clergé et les autres hommes d'étude.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Œuvre de la Sainte-Enfance.—*Les Annales de l'Œuvre de la Sainte-Enfance* contiennent le compte-rendu général du dernier exercice, 1894. L'Œuvre a reçu en total la somme de 3,608,535.68, avec une hausse de 2,285.90 sur l'exercice précédent. Dans cette royale aumône, offerte principalement par les petits enfants du monde catholique, l'Océanie figure pour 1,125.90, avec une baisse de 27.75 ; l'Afrique, pour 3,116.07, avec une hausse de 576.02 ; l'Asie, pour 15,167.98, avec une hausse de 1,802.02 ; l'Amérique, pour 148,622.46, avec une baisse de 39,405.88 ; l'Europe, pour 3,431,262.48, avec une hausse de 40,262.58.

En Europe, c'est l'Allemagne qui tient la tête. Cette année son offrande est de 1,110,281.21, supérieure de 31,527.80, sur la dernière. La France, pour la première fois, n'est qu'au second rang ; elle a donné 1,091,068.13, fléchissant de 75,513.94 sur l'exercice précédent ; c'est sans doute l'un des nombreux et tristes effets de laïcisation des écoles.

France.—*Une Sœur chevalière.*—Dans sa visite à l'hôpital de Péri-gueux, M. Félix Faure ayant remarqué que les sœurs se tenaient

modestement en arrière, derrière le rang des opérateurs, les invita à s'avancer : " Je veux vous voir, leur a-t-il dit, et vous voir au premier rang." Il les a remerciées de leur dévouement et de leur abnégation. Puis il a remis la croix de la Légion d'honneur à la supérieure, sœur Joséphine, qui est âgée de plus de quatre-vingts ans et qui compte soixante-deux ans de service dans les hôpitaux, dont quarante-deux comme supérieure.

" Je suis heureux, lui a-t-il dit, de récompenser toute votre longue vie employée si généreusement au service des malades."

Après avoir attaché la croix sur la robe de la sœur, le président a ajouté : " Je donne toujours l'accolade aux chevaliers. Permettez-moi donc de vous embrasser." Mais remarquant avec toute l'assistance que la vieille supérieure avait dissimulé la croix sous sa guimpe, il a repris : " Mais ne la cachez pas, il faut la montrer. Vous avez bien mérité la croix des braves." Et se tournant vers les officiers, il leur a demandé : " N'est-ce pas, messieurs, que vous êtes de mon avis." Ensuite il a offert le bras à la sœur Joséphine et il a voulu qu'elle l'accompagnât jusqu'à la porte de l'hospice, où la population de Périgueux l'a saluée d'acclamations enthousiastes.

A Nevers, à Moulins et à Brest, des religieuses avaient déjà reçu des médailles d'honneur pour leur dévouement.

(*Le Rosier de MARIE.*)

Le monument de Windthorst.—L'Allemagne catholique vient d'inaugurer au milieu de fêtes solennelles le monument élevé à la mémoire du grand orateur Windthorst dans la petite ville hanovrienne de Mepoen. Vingt mille étrangers sont venus honorer la mémoire du grand *leader* catholique.

Sur le piédestal, Windthorst debout, redingote boutonnée, le bras droit appuyé sur le devant d'une tribune, le bras gauche levé, la figure souriante, le regard fixe, semble parler.

Le statuaire paraît avoir choisi un de ces moments pleins d'émotion où l'orateur catholique répondait au prince Bismarck, avec sa fine ironie et sa puissante dialectique.

Cadeau royal.—On nous apprend que la reine Victoria, en reconnaissance des services rendus par Mgr O'Brien, archevêque d'Halifax, et de son clergé, pour les obsèques de sir John Thompson, notre ancien premier ministre, vient de lui adresser un cadeau royal, qui consiste en une chape manufacturée spécialement à Dublin. Les agrafes sont couvertes de pierres précieuses et la broderie est du style celtique le plus pur.

Calendrier de Novembre 1895

INTENTION GÉNÉRALE DE N. S. P. LE PAPE :

Les intérêts de l'Eglise dans les contrées allemandes.

FÊTES, INTENTIONS PARTICULIÈRES, INDULGENCES PLÉNIÈRES.

1. V.—Premier vendredi — LA TOUS-SAINT (d'obligation). — **A†**, **B†**, **G†**, **M†**, **R†**. — Le désir du ciel. — 92977 actions de grâces.

2. S.—LES FIDÈLES DÉFUNTS. — **G†**. — La charité pour les âmes du purgatoire. — 8255 affligés.

3. D — 22 ap. Pent. — Du dimanche. — (Ste Winefride, V.) — **A†**, **G†**, **R†**. — La vertu de chasteté. — 4304 défunts.

4. L.—S. Charles Borromée, E. C. — L'amour de l'Eglise. — 3901 intentions spéciales.

5. M.—De l'oct. — (S. Emeric, C.) — L'esprit de piété. — 3669 communautés.

6. M.—De l'oct. — (S. Léonard, C.) — L'esprit de recueillement. — 9235 premières communions.

7. J.—De l'oct. — (S. Engelbert, E.) — **H†**. — L'amour de la justice. — Les Associés du Sacré-Cœur.

8. V.—Octave de la Toussaint. — (S. Godtroy, E.) — La grâce de penser souvent au ciel. — 6182 demandes de travail.

9. S.—Dédicace de la Basilique du SS. Sauveur. — Le respect de la maison de Dieu. — 3344 prêtres et ecclésiastiques.

10. D.—23 ap. Pent. — S. André Avelin, C. — Le don de crainte. — 10778 enfants.

11. L.—S. Martin, E. C. — **Z†**. — L'amour des pauvres. — 12937 familles.

12. M.—S. Martin, P. M. — La fermeté dans la foi. — 8906 grâces de persévérance.

13. M.—S. Didace, C. — (S. J. : S. Stanislas Kostka, C.) — L'esprit de prière — 2064 grâces d'union, de réconciliation.

14. J.—S. Josaphat, E. M. — **H†**. — L'esprit de sacrifice. — 18294 grâces spirituelles.

15. V.—Ste Gertrude, V. — L'amour du Sacré-Cœur. — 14503 grâces temporelles.

16. S.—S. Stanislas Kostka, S. J. — (S. J. : S. Didace.) — L'amour de l'innocence. — 1246 conversions à la foi.

17. D.—24 ap. Pent. — Du Dimanche. — (S. Grégoire Thaumaturge, E.) (S. J. : Patronage B. V. M.) — Une vive foi. — 10670 jeunes gens, jeunes personnes.

18. L.—Dédicace des Basiliques de SS. Pierre et Paul. — Le zèle de la décoration des églises. — 1801 maisons d'éducation.

19. M.—Ste Elizabeth, veuve. — **Z**. — La vertu de modestie. — 9571 malades ou infirmes.

20. M.—S. Félix de Valois, C. — (S. J. : Octave de S. Stanislas Kostka.) — Le mépris des grandeurs. — 2029 missions, retraites.

21. J.—PRÉSENTATION B. V. M. — **H†**, **R†**. — La grâce de nous donner entièrement à JESUS. — 523 Œuvres, Sociétés.

22. V.—Ste Cécile, V. M. — L'amour des louanges de Dieu. — 2102 paroisses.

23. S.—S. Clément, P. M. — La confiance dans les épreuves. — 96221 pécheurs.

24. D.—25 ap. Pent. — S. Jean de la Croix, C. — La patience. — 15271 pères ou mères.

25. L.—Ste Catherine, V. M. — Le don de science. — 3288 religieux, religieuses.

26. M.—S. Sylvestre, abbé. — L'amour de la régularité. — 1540 séminaristes, novices.

27. M.—S. Léonard de Port Maurice, C. — (S. J. : S. Félix de Valois.) — Le zèle. — 1245 supérieurs, supérieures.

28. J.—Du S. Sacrement. — (S. Ruf, abbé.) — **H†**. — L'oubli de nos aises. — 7394 vocations.

29. V.—Vigile. — (S. Saturnin, E. M.) — Le dévouement pour le salut de nos frères. — Les Directeurs, Zélateurs et Zélatrices.

30. S.—S. ANDRÉ, ap. — **B†**, **M†**. — L'amour de la croix. — 116474 intentions diverses.

CLÉF : — **†** = Indulgence plénière ; **A** = 1er Degré ; **B** = 2e Degré ; **C** = Congrégation de la Ste-Vierge ; **D** = Milice du Pape ; **G** = Garde d'Honneur et Archiconfrérie du Sacré-Cœur ; **H** = Heure-Sainte ; **M** = Bonne Mort ; **R** = Confrérie du S. Rosaire ; **Z** = Zélateurs et Zélatrices.

N. B.—Une indulgence de 100 jours est accordée pour chaque œuvre offerte à ces intentions. — Pour être insérées dans le CALENDRIER, les Intentions particulières doivent être reçues aux Bureaux du MESSAGER avant le premier jour du mois.